

DRIEU LA ROCHELLE :
LA QUÊTE DE L'UNITÉ.

A Thesis

Presented to

The Faculty of Graduate Studies and Research

The University of Manitoba.

In Partial Fulfilment

of the Requirements for the Degree

Master of Arts.

by

Robert Hugh Lloyd.

September 1970.



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE:	
I. LE TÉMOIN DIVISÉ.....	7
II. LE SENS DE L'HOMME.....	24
III. DRIEU ET SON IDÉAL.....	48
IV. SOLITUDE ET PANTHÉISME.....	69
V. LE SENTIMENT RELIGIEUX CHEZ DRIEU....	99
CONCLUSION.....	126
BIBLIOGRAPHIE.....	134

"Ce qu'il faut, je crois, c'est que tous nos personnages soient dans le mouvement même de nos réflexes les plus quotidiens et les plus profonds, qu'ils soient noués à nos difficultés vitales. Ce sont les courbes de température de nos deux ou trois maladies et de nos guérisons aussi. ...

Mais plus profond que les réflexes, il faudrait trouver les ressorts métaphysiques des âmes et combiner les deux plans. Hélas, je serai mort avant d'en arriver là, à cette expérience si dangereuse, la plus haute..."

Drieu la Rochelle.

(Lettre du 28 mars 1937 à un destinataire inconnu et qui ne fut probablement jamais expédiée.)

Sur les écrivains, p. 182.

INTRODUCTION

En rappelant la méfiance des critiques devant son œuvre romanesque, Drieu, dans la préface de Gilles écrite en juillet 1942, défendit l'unité de son œuvre entière:

"Ce qui semblait encore à mes juges légitimer leur méfiance c'était la variété de mes occupations. ... Ils ne se donnaient pas la peine de voir l'unité de vues sous la diversité des moyens d'expression, principalement entre mes romans et mes essais politiques. Des potins de petits journaux faisaient croire à la versatilité de mes idées aussi bien que de mes travaux. Et pourtant la cohérence de ma sensibilité et de ma volonté apparaît à qui me fait la justice de relire dans leur suite une bonne partie de mes ouvrages."

L'œuvre et la vie de Drieu, depuis son suicide en 1945, ont suscité des opinions critiques d'une grande diversité. Les uns, comme André Rousseaux, ont vu en lui un complaisant du désespoir:

"Le drame de Drieu, c'est le drame du désespoir totalement vécu - si l'on peut employer le mot vivre pour cette aventure, dont la mort est la pressante fatalité"¹;

les autres, comme Jean Mabire, ont reconnu derrière ce témoin de la décadence, le prophète de la renaissance:

"Drieu est l'écrivain de la joie de vivre, je dirai même pour reprendre une expression moderne, de la fureur de vivre."²

¹Littérature du XX^e siècle. Vol.V. (Paris: Éditions Albin Michel, 1955), p. 177.

²Drieu parmi nous (Paris: La Table Ronde, 1963), p. 215.

La lucidité et la sincérité de l'homme et de l'œuvre ont été admirées dans l'étude sympathique de Pierre Andreu¹, et dans ce jugement de Gaëtan Picon:

"L'échec de Drieu, après tout, est celui de la sincérité: il n'a jamais pu se mentir, soit en acceptant de faire de sa disponibilité une valeur, soit en se réduisant à une part de lui-même, choisie une fois pour toutes et tenacement approfondie. Une incertitude qui se sait et qui se hait: tel fut Drieu."²;

et elles ont été rejetées totalement dans l'analyse hostile de Bernard Frank:

"Bref, Drieu possédait au complet la panoplie littéraire idéale. Qu'est-ce qu'une panoplie littéraire ? Une série d'attitudes dans laquelle l'écrivain se complait, un miroir qui l'avantage, des faiblesses qui sont des charmes, un duveteux pour l'intelligence."³

Évidemment, l'homme et l'œuvre sont ambigus. On peut y réagir de façons opposées. C'est le but de cette étude de montrer que, malgré ces conclusions diamétralement opposées, on est justifié de parler de "la cohérence de (la) sensibilité et de (la) volonté" de Drieu la Rochelle. Bref, nous voulons suggérer l'unité profonde de cet œuvre - œuvre qui, à première vue, se présente comme la description des démarches d'un velléitaire incurable, et qui, au fond, n'est rien d'autre qu'une quête constante, une quête de l'unité d'un individu, entreprise par un homme qui, tout en ayant une perception profonde de la totalité de la vie, ressentait toujours la

¹Drieu, témoin et visionnaire (Paris: E. Grasset, 1952).

²Panorama de la nouvelle littérature française (Paris: Gallimard, 1949), p. 88.

³La Panoplie littéraire (Paris: René Julliard, 1958), p. 66.

hantise de l'échec et craignait que sa propre vie ne rejoignît son époque par son incapacité de refléter cette totalité même.

Drieu la Rochelle abonde en contradictions parce que c'était un homme qui, possédant un but noble - le sens de l'homme, une idée de l'unité de l'homme, une perception de la nécessité de cette unité - ne possédait pas spontanément le secret de cette unité qu'il recherchait toujours, unité dont il ressentait la vérité profonde et qu'il ne pouvait jamais nier. Déchiré, cependant, entre le sens mystique de l'unité de la vie et le désir de la solitude; partagé entre le désir de l'engagement et celui de la disponibilité; tiraillé entre la nécessité profonde de penser, d'écrire, et le besoin de justifier son activité intellectuelle, de la lier à l'action; bref, voyant en lui-même un écart, un divorce, entre le rêve et l'action, mais en même temps postulant, exigeant, l'unité profonde et l'indivisibilité du rêve et de l'action dans l'homme, n'ayant aucune fidélité, aucune éthique fondamentale, sauf cette totalité, cette réponse totale, unie, à la vie, Drieu était voué au désespoir, au sentiment que sa propre vie ne rencontrait pas la Vie qui était toujours son but et son idéal.

A première vue Drieu s'impose à nous par sa réputation de témoin de la décadence de l'entre-deux-guerres. Sous sa plume c'est le mot décadence qui apparaît le plus souvent et non déchéance comme chez Malraux. Le premier de ces deux termes suggère une étroitesse de thèmes et, sans doute, de vision; la

déchéance seule évoque la hantise des préoccupations métaphysiques. Cependant, tout le drame de Drieu la Rochelle vient de ce qu'il ne cessait pas de voir la décadence - qui pour lui signifiait le morcellement de l'homme, le refus par l'homme de sa totalité fondamentale, âme et corps, et ainsi la perte pour l'homme de toute mystique rédemptrice - sur un plan religieux, métaphysique. Sans absolu moral, et ne pouvant se vouer à une fidélité établie, politique ou religieuse, Drieu la Rochelle était néanmoins en quête d'un absolu. Il le trouvait dans sa volonté de vivre au niveau de la Vie elle-même, de refuser tenacement tout morcellement, tout inachèvement. La décadence étant devenue pour lui une tare aussi grave que la déchéance, il désespérait de jamais en sortir, de jamais échapper aux contradictions internes qui faisaient de lui, et selon la définition qu'il avait lui-même élaborée, un décadent.

La conception de la Vie de Drieu n'est basée ni sur une perception hautement moral - comme celle de Camus - ni sur l'idée de défi métaphysique qui caractérise l'attitude de Malraux. Ne pouvant accepter ni comprendre les bornes doctrinales, le Dieu personnel, l'âme individuelle, le sentiment de péché, la rencontre particulière de la morale et de la métaphysique dans le christianisme, Drieu, dans sa quête spirituelle, fait un effort constant d'unification, de synthèse, et de syncrétisme. On ne devrait pas s'étonner de voir souvent, à travers l'œuvre, l'empreinte d'une postulation panthéiste. Vers la fin de sa vie, quand Drieu s'adonnait à des études de religion comparée, ce panthéisme n'est

renié que pour faire place à un syncrétisme plus vaste encore - celui de toutes les religions. Pour Drieu, motivé surtout par sa conscience du divin et du sacré, le christianisme, en ce que celui-ci fait partie d'une seule religion fondamentale à toute l'humanité, porte en lui des vérités symboliques - surtout le "mâle christianisme du Moyen Age." Ici, nous voyons un autre trait essentiel du mysticisme de Drieu - son insistance sur l'importance des rites. Le panthéisme (adoration de tous les objets de la nature auxquels on ne cesse pas d'attribuer un sens mystique, divin) est avant tout une conception esthétique de la vie. Et c'en est ainsi pour Drieu - donc son admiration pour des gestes rituels. Les rites - y compris ceux du christianisme - ont l'effet, dans leur pouvoir suggestif, de symboliser, bref, d'embrasser la Vie, ce qui derrière ses préoccupations politiques, était toujours le but de Drieu. Si importante qu'elle fût pour Drieu, l'action politique n'était au fond qu'un effort pour réaliser dans la société son sens de l'homme, l'homme total, âme et corps. Pour Drieu - peintre et dénonciateur de la négation, sous forme de décadence - c'était là, le problème fondamental, le problème religieux même, de son temps.

C'est cette préoccupation qui fait l'unité de son œuvre. Le but de cette étude est donc de montrer à quel point, dès les premiers livres, l'œuvre de Drieu la Rochelle est une interrogation constante - de montrer comment les réflexes quotidiens de sa vie et des héros de son œuvre romanesque (transpositions à peine déguisées de Drieu lui-même) reposent sur une base plus profonde:

bref, comment tous ont les mêmes ressorts métaphysiques. C'est là, leur grand intérêt et leur véritable signification. Drieu, doué d'une intelligence remarquable, victime d'une lucidité impitoyable, et voué à la contradiction (qui est l'essence même de sa nature), a été parfois condamné avec trop d'empressement pour une incapacité totale de vivre, un désespoir voulu, au fond inexplicable - et d'autant plus regrettable qu'il ne devait pas avoir de sens.

* * *

"Je me suis trouvé comme tous les autres écrivains contemporains devant un fait écrasant: la décadence. Tous ont dû se défendre et réagir, chacun à sa manière, contre ce fait. Mais aucun comme moi - sauf Céline - n'en a eu la conscience claire."¹

I. LE TÉMOIN DIVISÉ

Dès ses premiers livres, on reconnaissait en Drieu la Rochelle un représentant important de l'époque. La force, la violence, la lucidité - qui n'excluait pas une certaine ingénuité - de son témoignage faisaient que, à la sortie de la guerre, on s'intéressait à ce jeune écrivain qui, en 1922, avait non seulement pris mesure de la France, mais avait aussi pris conscience des problèmes plus grands encore qui confrontaient l'âme de toute une civilisation déchirée par les quatre années d'une guerre inhumaine, abominable (et pour Drieu aussi, malgré son extase initiale à Charleroi) - et dont ni la barbarie ni les effets n'avaient été prévisibles. Au moment de la paix, Valéry avait évoqué le sens de l'effondrement dans son foudroyant écrit: "La Crise de l'esprit" - ("Nous autres, civilisations, dit-il, nous savons maintenant que nous sommes mortelles."²) ; - crise dont Marcel Arland poursuivrait l'analyse quelques années plus tard dans son article célèbre: "Sur un nouveau mal du siècle". Son jugement clairvoyant visera pleinement tout l'œuvre de Drieu ;

¹Préface (écrite en juillet 1942) à Gilles (Paris: Gallimard, 1939).

²Paul Valéry, Variété (Paris: Gallimard, 1924), p. 11. (Lettre publiée originellement en avril 1919 par l'Athenæum de Londres).

"Vers l'absolue sincérité, dit-il, voilà de quel côté s'orienteront sans doute les quatre ou cinq individus qui suffissent pour représenter, sinon exprimer une génération. ... Toutes questions - continua Arland - se ramènent à un problème unique, celui de Dieu. On a parlé d'un nouveau mal du siècle ... Et quelle que soit notre répugnance pour ce trop emphatique; mal du siècle, nous l'admettrons pourtant, si nous en croyons notre angoisse. Dieu, l'éternel tourment des hommes, soit qu'ils s'attachent à le créer ou à le détruire; l'œuvre d'un Racine s'explique par sa présence permanente; celle de Rousseau, par sa recherche; celle de Stendhal par l'effort des passions pour en cacher l'absence. Mais un esprit où cette destruction de Dieu est accomplie, où le problème divin n'est plus débattu, par quoi comblera-t-il le vide laissé en lui et que maintient béant la puissance des siècles et des instincts ? L'absence de Dieu est le nonsens de toute morale. ... Jusqu'à ce que nous ayons pris l'habitude de ce nouvel état, toutes choses nous apparaîtront dérisoires, et nous-mêmes d'abord. Esprits désaxés, bâtissant par convenance ou par raisons pratiques des garde-fous auxquels nous n'accordons nulle confiance, nous sommes condamnés à de perpétuelles occupations; occupations, et rien d'autre; chacun s'y adonnera selon sa sensibilité, sa fatigue et son ennui."¹

Et écoutons l'écho de cette analyse dans "La Valise vide" de Drieu:

"Les attributs de la personnalité étaient brisés ou pervertis. L'esprit créait chaque matin et dévorait avant le soir sa façon d'être du jour. La volonté faisait des crochets, semblait s'anéantir, puis soudain ressurgissait dans quelque éclat. Les passions n'étaient pas combattues, mais déviées vers des débouchés imprévus. Il fallait rompre à tout prix unité et continuité. N'importe quel mouvement violent était bon qui leur donnât la sensation d'un brassage énergétique: négation, paradoxe, illogisme, contradiction, enfin toutes les combinaisons de l'entendement, qui ne sont pas plus nombreuses que celles de l'amour."²

Mais avant de témoigner sur le côté sombre de l'époque, Drieu avait d'abord montré son autre visage. Dans ses deux recueils de poèmes, Interrogation (1917) et Fond de cantine (1920), il avait chanté non seulement la guerre mais aussi l'explosion

¹I.N.R.F., février 1924, p.149.

²Plainte contre inconnu (Paris: Gallimard, 1924), p.88.

et le renouvellement des valeurs vitales qu'il espérait qu'elle amènerait. Ainsi, dès 1924, Benjamin Crémieux pouvait conclure :

"L'œuvre de Drieu la Rochelle est sans doute l'expression la plus typique de la génération bourgeoise qui avait vingt ans en 1914, ou du moins d'une partie de cette génération, celle qui était le mieux prédisposée à s'enorgueillir et à s'exalter du destin héroïque et pitoyable qui lui était réservé au sortir du collège et de la caserne.¹
... Comme Barrès, comme Péguy pour les leurs, Drieu la Rochelle a déjà pris figure de grand témoin de sa génération"²;

- et dans la même année Pierre Dominique offrait un jugement analogue en décrivant Drieu comme :

"... un connaisseur de ce qui nous importe le plus sans doute : notre monde, le troupeau d'hommes qui nous entoure et nous-mêmes dont le corps déchiré protège mal une âme qui vacille."³

Chroniqueur de son époque, Drieu a peut-être donné la plus claire expression du rôle qu'il faisait le sien dans ses deux longs romans satiriques qui, se développant dans le temps au lieu d'embrasser la forme dramatique du roman-crise, témoignent de "l'esprit d'un historien" que s'attribuait leur auteur : Rêveuse bourgeoisie (1937), et surtout Gilles (1939), peut-être de tous les romans de la période de l'entre-deux-guerres le plus révélateur de la sensibilité fasciste. Mais si on regardait Drieu comme le représentant de son époque, on ne le prenait pas pour un observateur sans passion :

"On attendait de lui qu'il fût le témoin de son époque; - écrivit Marcel Arland en 1933, - non pas un simple observateur, mais un homme qui souffre ou se réjouit avec son époque, et qui souffre et se réjouit d'elle."⁴

¹Vingtième siècle (première série), (Paris: Gallimard, 1924), p. 222.

²Ibid., p. 232.

³Quatre hommes entre vingt (Paris: Le Divan, 1924), p. 139.

⁴Drôle de voyage, par Drieu la Rochelle", N.R.F., juin 1933.

En effet, ce nœud inextricable entre l'homme et l'époque, Drieu en avait clairement conscience lui-même, et exigeait même que ce nœud existe comme garantie de la validité et de la sincérité de son témoignage. Quand Benjamin Crémieux, dans une étude critique du Jeune Européen dans la N.R.F. de novembre 1927, lui reprochait d'emmêler

"... encore d'une façon inacceptable l'analyse de son moi et l'analyse de son temps,"

Drieu ripostait, l'année suivante, dans sa préface de Genève ou Moscou:

"Cet emmêlement était l'essentiel de mon dessein; il me semblait la garantie de toute sincérité, de toute efficacité; ... si Benjamin Crémieux me reproche ma conception même, c'est que je ne l'ai pas poussée assez loin ... Je voudrais donc en venir à cette méthode, la seule acceptable de la part d'un littérateur qui prétend décrire le monde: décrire mon esprit."

Tout le drame de Drieu vient de cet emmêlement - et précisément parce que c'était un emmêlement à double face; les rapports de Drieu avec son époque témoignent du problème fondamental de toute sa vie: celui qui désirait être un homme complet était un homme déchiré. D'une part, toute la sensibilité de Drieu réagissait contre la décadence de l'époque, contre la fatigue de l'humanité qu'il voyait tout autour de lui - et d'autre part, il ne pouvait jamais échapper au sentiment d'incarner lui-même l'esprit de son époque. Ces deux réponses à son époque, réaction et en même temps complicité, le déchiraient sans cesse - et sont à l'origine du ton si particulier de tout son œuvre, partagé comme il est entre un lyrisme plein de vigueur et d'énergie, et un ennui fatigant au lecteur, une nonchalance compromettante

dans laquelle les héros de ses romans, ces "hommes couverts de femmes", se vautrent sans pouvoir, ni même vouloir, semble-t-il, y échapper. Marcel Arland a donné une définition succincte de ces deux tendances de Drieu qui se coudoient sans répit, et son jugement équilibré reflète la réaction de tout lecteur impartial devant l'œuvre de Drieu :

"Je suis loin d'aimer tous les livres de Drieu la Rochelle, dit-il; il n'en est même aucun que j'aime tout à fait. Mais Drieu, toujours présent dans son œuvre, qu'il le veuille ou non, la rend vivante et nous touche directement. Un mélange d'énergie et de paresse; une brusquerie lyrique qui finit en bâillement, une grande allure qui fléchit, traîne et s'efforce, sans y parvenir, d'être vulgaire; un désabusement et une ingénuité également sincères; une conscience aiguë de sa faiblesse, le dégoût de cette faiblesse, le courage même de la montrer, et en même temps une complaisance dans cette faiblesse, je ne sais quel jeu, quelle coquetterie avec elle: - tels sont les traits qui font de cette figure l'une des plus curieuses à observer."¹

Ce grand peintre de ce qu'il considérait être une civilisation déclinante, cet amateur des valeurs viriles qui, avec toute une partie de son être, dénonce la décadence, y est pourtant attiré comme malgré lui - il ne peut s'empêcher de s'y complaire. Ainsi Gilles, à l'occasion d'une permission passée à Paris, retrouve les bars, les bordels, les femmes, ces êtres qui

"... ignoraient absolument cet autre royaume aux portes de Paris, ce royaume de troglodytes sanguinaires, ce royaume d'hommes - forêt d'Argonne, désert de Champagne, marais de Picardie, montagne des Vosges. Là les hommes s'étaient retirés dans leur force, leur joie, leur douleur. Ils avaient quitté leurs ateliers, leurs bureaux, leurs ménages, leur traintrain, l'argent, les femmes, surtout les femmes. Et lui, qui s'était enivré de cette prodigieuse récurrence de la nature et du passé, qui avait longtemps serré sur son cœur le rêve soudainement, incroyablement réalisé des enfants fidèles aux origines, des

¹"Drôle de voyage, par Drieu la Rochelle", N.R.F., juin 1933.

enfants qui jouent aux sauvages et aux soldats, il revenait vers les femmes. Il avait faim des femmes, et alors aussi de paix, de jouissance, de facilité, de luxe, de tout ce qu'il haïssait, dont avec transport il avait accepté la privation dès avant la guerre, mais qui allait avec les femmes."¹

Ce retour à "tout ce qu'il haïssait", ce problème de l'ambivalence, de la division interne, caractérisera - sous une forme ou une autre - tout l'œuvre de Drieu. Celui qui ne pouvait jamais se mentir, avait néanmoins mauvaise conscience car il se savait divisé en lui-même, et attiré par le vieux monde qu'il avait tant de fois condamné.² Celui qui désirait être avant tout un "homme complet", au fond ne pouvait jamais en trouver le moyen. Toujours divisé, il ne savait jamais concilier, à sa propre satisfaction, son côté contemplatif et son côté actif - le rêve et l'action; précurseur de la littérature engagée, cet homme si intelligent et d'une lucidité impitoyable ne trouvait jamais le moyen d'unir sa pensée à l'action, dans l'économie intime, dans la totalité de son être. Épris d'engagement, Drieu était marqué dès ses premières années par un besoin profond de disponibilité; en même temps qu'il tenait la solitude en horreur, il la recherchait. Enfin, cet homme qui - pour son propre malheur - s'associait, sans équivoque et sans compromis, à une des grandes tentations politiques de son temps, était au fond un solitaire, en quête constante d'un salut personnel. Il s'examinait sans cesse - ("J'ai envie de raconter une histoire.

¹Gilles (Paris: Gallimard, 1939), Édition Livre de Poche, pp. 18-19.

²cf. l'heureuse formule de Pol Vandromme: "Drieu était un homme du déluge, mais toujours en quête de l'arche. Homme du déluge, et qui avait presque autant de goût pour les naufrages, pour les cris que l'on pousse au moment de quitter sa peau que pour le lumignon des phares et les cordages des sauveteurs."

Pierre Drieu La Rochelle (Paris: Editions Universitaires, 1958), p.91.